

Sara bi Limoresqo est la seule de toute la cité à vivre dans une verdine. Ses "petits-fils", comme elle nomme ses descendants mâles préférés, l'ont repeinte en laque rouge et verte, avec des dessins de fruits, de petits animaux, de chemins creux. Sara a connu tout au long de sa vie la morsure du froid, le givre qui se dépose sur les vêtements, les grandes tentes toujours enfumées, et l'apparition des premières verdines l'a comblée de joie. La sienne a été construite en 1896, à une époque où la plupart des membres de sa tribu avaient adopté une sorte de compromis qui consistait à bâcher les chariots d'osier, tout en conservant l'usage de ces tentes gigantesques sous lesquelles tout se retrouvait entassé, les hommes, les animaux et les véhicules. Mais depuis que Sara avait vu, en Angleterre, vers 1860, les jolies roulottes en bois avec leurs couleurs pimpantes, et surtout, luxe suprême, les minuscules poêles dont le tuyau chapeauté d'un petit cône se dressait au-dessus du toit arrondi, crachant bien haut une fumée apprivoisée, elle qui avait passé sa vie, lui semblait-il, à être boucanée de l'intérieur comme de l'extérieur par les éternels feux de déchets humides n'avait plus cessé de harceler les hommes pour avoir sa roulotte et son poêle. En trente-six ans certains moururent, d'autres furent emprisonnés, la plupart promirent vaguement pour ne pas contrarier la phuri-day, dont la voix grave leur remuait le ventre comme la peur de l'invisible. Mais ils ne savaient pas comment faire. On ne pouvait récupérer la verdine d'un mulo de peur qu'il ne vienne hanter votre sommeil -c'est pourquoi les morts, le plus souvent, emportaient toutes leurs affaires avec eux : on les brûlait, afin que nul litige ne pût s'élever entre les deux mondes. Sara riait, une cascade de sons amers, n'était-elle pas elle-même entre les deux mondes ? Quel mulo pourrait lui faire peur, à elle qui respirait depuis plus de cinq cents ans ? Mais quand elle comprit que les hommes étaient sur le point de lui céder, tandis que les femmes tombaient d'accord pour que nul enfant ne pût approcher la roulotte maudite, elle renonça. Ou plutôt elle

fit mine de ne plus y penser, et, comme toujours, elle attendit son heure.

Le grand mouvement de fuite qui avait suivi la loi d'émancipation de Ghika en Moldavie, puis en Valachie, avait entraîné leur départ de Transylvanie, et ils ne le regrettèrent pas : ce défilé de Tsiganes partis aux troussees d'un rêve dont les deux jambes se nommaient Liberté et Fortune semblait redonner aux routes qui couraient des Carpates à l'Atlantique une respiration de fleuve.

Pendant très longtemps la vica Saresti n'avait pas, comme d'autres, été malheureuse en Hongrie. C'étaient des Lovary, considérés et craints des deux côtés de la ligne de front qui fluctua pendant des siècles entre les possessions des Habsbourgs et l'empire Ottoman, tantôt musulmans, tantôt chrétiens, toujours braves et fidèles à leurs chevaux, ces chevaux merveilleux pour lesquels les Autrichiens comme les Turcs auraient abjuré leur foi. Mais le dernier Habsbourg s'éteignit, et quand l'impératrice Marie-Thérèse décida de sédentariser de force les Tsiganes, ils quittèrent la plaine Hongroise et se réfugièrent dans les montagnes de Transylvanie. Là ils retrouvèrent nombre de fugitifs ayant fui les boïars trop cruels de Valachie, de Moldavie, ou préférant mourir qu'y supporter encore le joug de l'esclavage. Après presque quatre-vingts ans passés à délirer de faim, manger les pierres, s'aimer et se voir mourir, résister toujours, la nouvelle de l'émancipation fut comme une aube symphonique, dans le coeur des rebelles plus encore peut-être que pour ceux qui n'avaient pas fui. La vica Saresti n'était plus qu'une petite troupe de neuf femmes, six hommes et onze enfants. Il n'en fallait pas plus pour recommencer l'histoire.

D'abord leur élan les emporta, avec le flot d'immigrants qu'une faim d'espoir creusée par la misère des siècles balayait de toute l'Europe, vers les ports Français et Anglais où piaffaient des bateaux en partance pour l'Amérique. La vica Saresti s'embarqua pour Londres, fut

terrifiée par une tempête pourtant modeste sur le Pas-de-Calais lors de sa traversée, parcourut pendant deux ans les routes d'Angleterre. Les Gypsies avaient une étrange façon de parler, mais ils trouvèrent dans le Pays de Galles des familles qui avaient gardé une romani très pure. C'étaient pour la plupart des évangélistes, et le feu de leurs prêches, les transes où ils vomissaient d'une voix envoûtante de somptueux délires sans queue ni tête, la ferveur de leur engagement transportèrent toute la vica, qui voyait là une façon neuve et pleine de sève d'adorer O Del. Ils seraient restés avec les Gordon-Smith de longues années si Matéo l'imbécile, comme devait l'appeler Sara jusqu'à la fin de ses jours, n'avait séduit la femme du pasteur. Il s'ensuivit une rixe au couteau, une fuite épuisante, un embarquement précipité à Douvres, une arrivée piteuse à Calais, au petit matin, sous un véritable déluge. La femme du pasteur prit froid pendant la traversée et mourut d'une pneumonie quelques jours après avoir foulé le sol français. Sara promit au Diable que plus jamais elle ne mettrait les pieds sur un bateau. La femme de Matéo l'imbécile ne lui adressa plus la parole que trois ans plus tard, alors qu'il râlait sur son lit de mort, et pour lui dire -ce qu'il avait toujours su- "Lazlo n'est pas ton fils". (Lazlo était leur unique garçon). L'enfant vint tout de même l'embrasser et il mourut heureux, émerveillé par tout ce qu'il avait pu voler à la vie.